Ami du Clergé du 1er décembre 1932

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Courtes instructions sur le Symbole. — XIX. Dieu le Père, 673.
A l'école des Saints. — IV. Le Bienh. Urbain V : Un pape français, 675.
Les fêtes de l'Eglise. — IV. Les antiennes *O*, 677. — V. La Vigile de Noël, 679.
Panégyrique de S. Mesmin. — Une leçon de labeur et de religion, 681.
Nos Religieux. — XIV. Autres préjugés : « Petits esprits, hypocrites, paresseux, égoïstes, » 683.
Aux Enfants de Marie. — XCIII. Sur les pas de Jésus, 688.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LE SYMBOLE

XIX

DIEU LE PÈRE

Mes frères,

Je ne connais pas de doctrine plus consolante et plus encourageante que celle dont nous devons nous entretenir aujourd'hui. Les peuples païens, qui tous ont cru à l'existence d'un être supérieur, se sont fait de Dieu une idée étrangement fausse. La plupart se le sont représenté comme un potentat terrible, occupé sans cesse à dresser des embûches aux hommes et à passer sur eux une colère dont les effets étaient à peu près inévitables. Aussi leur préoccupation dominante était-elle d'apaiser leur dieu et d'échapper à ses vengeances. Le seul sentiment qui pût subsister, avec une pareille conception de la divinité, était la crainte, poussée parfois jusqu'à la terreur. Une sourde rancune accompagnait d'ordinaire les pratiques intéressées d'une religion quasi désespérante.

Avec ces idées, nous sommes bien loin de la vérité. Sans doute, notre Dieu est un Dieu juste qui sait punir les fautes des coupables, et l'enfer est là pour nous le rappeler. Mais il n'en arrive à cette extrémité qu'après avoir entouré l'homme des prévenances les plus délicates et lui avoir donné, souvent avec une patience que n'aurait aucune créature, les moyens de se sauver. Lorsque Notre Seigneur voulut apprendre aux hommes à prier, les premiers mots qu'il leur enseigna furent ceux-ci : « Notre Père. » Dans notre *Credo*, le premier mot qui suit et qui qualifie le nom de Dieu, c'est encore le mot *Père*.

Dieu est un Père : voilà la réalité pleine de douceur et d'espérance. Un père donne la vie à ses enfants ; il leur fournit les moyens d'entretenir et de développer cette vie, tant qu'ils sont incapables de le faire eux-mêmes ; enfin il leur offre un héritage destiné à apporter dans leur existence un peu plus de confort et de joie. Tel est bien le triple rôle que Dieu remplit à notre égard, mais avec une magnificence et une perfection dont il est seul capable.

I

Le don de la vie est une prérogative divine. Si l'homme et la femme, unis par le mariage, engendrent des enfants, ce n'est que par une participation à la puissance de Dieu. Il est plus exact de dire qu'ils transmettent la vie, car Dieu seul est créateur de vie. Il l'a donnée à nos premiers parents à l'origine des temps et, chaque fois que, selon les lois de la nature humaine, la vie passe dans un nouvel organisme, il crée une âme vivante pour l'unir à ce corps. Ainsi, au seul point de vue naturel, Dieu est notre Père à un titre beaucoup plus légitime que l'homme qui nous a engendrés.

Mais, si importante que soit la vie physique dont je parle, il en est une autre que nous tenons de Dieu, de valeur bien plus élevée ; c'est la vie surnaturelle. Lorsque Dieu eut créé le premier homme et la première femme, il eût pu arrêter là son œuvre. Il leur avait donné les éléments constitutifs de la nature humaine, un corps avec ses organes, une âme avec ses facultés ; il n'était pas tenu de faire davantage. Cependant, par pure bonté, il voulut ajouter à leur vie naturelle une vie bien autrement précieuse, sa propre vie à lui. L'homme, ainsi élevé à un honneur divin, vivrait de la vie même de Dieu ; il serait capable de le connaître, de l'aimer, de le posséder avec une perfection dépassant infiniment les limites de la nature humaine et ressemblant, toutes proportions gardées entre le fini et l'infini, à la connaissance, à l'amour et à la possession des trois personnes divines entre elles. De là naîtrait un bonheur nouveau s'ajoutant au bonheur que procure la satisfaction des tendances naturelles et les surpassant d'une manière incomparable.

Vous comprenez dès lors comment Dieu peut être, en toute rigueur de termes, appelé notre Père, puisqu'il a décidé de transmettre à chacun des membres de l'humanité sa propre vie. Malheureusement ce plan fut détruit par le péché originel qui arrêta la transmission de la vie divine aux hommes. Vous savez qu'il fut rétabli et restauré par l'infinie miséricorde de Dieu, au moyen de la Rédemption. De nouveau la vie divine peut être conférée à l'homme. Il suffit d'employer le moyen institué pour cela par le Sauveur : le sacrement de baptême. Bien mieux, la vie surnaturelle vient-elle à nous être enlevée par le péché mortel, Dieu veut bien nous la rendre, autant de fois qu'il le faudra, par le sacrement de pénitence.

Quel que soit le mode de transmission, direct comme au moment de la création d'Adam et d'Eve, indirect par le baptême et la pénitence, comme c'est le cas pour nous, la vie surnaturelle nous est communiquée par Dieu et ainsi il peut en toute vérité être appelé notre Père.

II

Pendant un temps assez long, l'enfant ne peut entretenir lui-même sa vie. C'est aux parents qu'il appartient de lui procurer ce qui est néces-

saire à son développement physique, de le protéger contre les dangers qui menacent sa frêle existence, de le soigner en cas de maladie. Si la mère est plus spécialement désignée pour lui donner tous ces soins, c'est le père qui, par son travail, lui gagne sa nourriture. Il ne s'en tiendra pas à ces préoccupations physiques ; il aura aussi à cœur de former son âme à la vie intellectuelle et morale et de le préparer ainsi de son mieux à jouer un rôle utile plus tard dans la société.

Dieu, lui non plus, n'abandonne pas son enfant lorsqu'il lui a donné la vie surnaturelle. Cette vie, comme l'autre, a besoin d'un aliment, d'une formation ; elle doit être préservée des dangers qui la menacent. Aussi veille-t-il avec la plus grande attention sur tous par sa providence. « Voyez les lis des champs et les oiseaux du ciel, dit Notre-Seigneur ; il ne filent ni ne tissent, et cependant le Père qui est aux cieux leur donne nourriture et vêtements. » A plus forte raison quand il s'agit des créatures qu'il a faites à son image et auxquelles il a voulu faire partager sa propre vie.

La vie surnaturelle réclame, pour subsister et se développer, un aliment : voici les grâces les plus variées et spécialement l'aliment eucharistique. La vie surnaturelle réclame des soins pour réparer les pertes causées par le péché : voici la pénitence. La vie surnaturelle réclame un fortifiant au moment de la croissance : voici la confirmation. La vie surnaturelle réclame des secours spéciaux dans les circonstances les plus importantes : voici le mariage et l'extrême onction.

Pas à pas, le Père suit son enfant, et cela jusqu'au dernier moment de sa vie terrestre ; car s'il arrive un moment où le jeune homme est capable de gagner son pain et, comme on dit, de se suffire, moment où les parents peuvent légitimement cesser leur intervention auprès de lui, quand il s'agit de la vie surnaturelle, l'homme ne peut jamais se suffire à lui même. Cette vie appartient à un ordre qui dépasse la puissance de la nature humaine. Sans le secours de Dieu, le pécheur ne peut se convertir ni le juste persévérer.

Dieu sera donc sans cesse présent pour suppléer aux impuissances humaines. Il dispose d'ailleurs, pour sauver une âme, de trésors infinis : ce sont les mérites acquis par son Fils, N.-S. Jésus-Christ, pendant sa vie terrestre et spécialement pendant sa Passion. A cette plénitude de grâces nous pouvons tous puiser ; Dieu nous invite avec la plus tendre sollicitude à le faire. Si l'homme perd la vie de la grâce, c'est parce que, semblable à ces enfants ingrats et indépendants qui abandonnent le foyer paternel pour courir les aventures et vivre leur vie, il a refusé le secours et la nourriture que lui offrait le Père céleste. Comme le berger qui a vu s'égarer une de ses brebis et qui risque sa vie pour l'arracher au loup et la ramener sur ses épaules au bercail, Dieu n'épargne aucune instance auprès du pécheur pour le toucher, le convertir et le sauver. Il est le bon Dieu et l'amour paternel d'un homme, si fort soit-il, n'est qu'une pâle image de l'amour paternel de Dieu.

Nous voilà bien loin des dieux cruels des païens, qui semblaient se plaire à perdre les hommes. Notre Dieu n'est pas le bourreau ni le croquemitaine dont on s'ingénie parfois, bien sottement, à effrayer les enfants. Il est la miséricorde sans bornes, qui ouvre ses bras indistinctement à tous pour les sauver.

III

Pour les sauver, c'est-à-dire pour leur donner dans l'autre monde une récompense sans fin. Le père se donne du mal pour laisser un héritage à ses enfants ; mais il ne peut jamais faire pour eux tout ce qu'il voudrait. Ce ne sont que des biens matériels et périssables qu'il leur lègue. Lui, il est obligé un jour de les quitter. La séparation est la plus grande souffrance que la mort amène avec elle.

Dieu dispose d'autres moyens et d'un autre héritage. Son héritage, c'est lui-même. La durée de sa jouissance, c'est l'éternité. Il est le bien souverain et impérissable. Tous les autres biens sont imparfaits et passagers. Ils sont indignes d'un Père dont la bonté est infinie. Il sait que sans lui le bonheur de l'homme ne sera jamais qu'une grande misère Beaucoup, aveugles et trop attachés à cette terre, ne le comprennent pas. D'autres l'ont senti avec une vivacité de souffrance qui les a ramenés à lui. « Mon cœur n'a pas de repos, disait S. Augustin pénitent, qu'il ne trouve ce repos en vous, ô mon Dieu ! » Ici-bas, ce repos risque toujours d'être troublé par le péché véniel et perdu par le péché mortel. Dans l'autre vie seulement il ne court plus aucun risque. Sans mélange et sans fin, il satisfait pleinement les aspirations de l'homme au bonheur.

Aussi est-ce celui-là que Dieu a voulu pour nous, pour nous tous. Le royaume des cieux est semblable à des noces célébrées par un roi pour son fils. Tous y ont été invités, mais beaucoup se récusent. L'un a une affaire commerciale à traiter, l'autre court à ses plaisirs, un troisième vient d'acheter une ferme qu'il faut mettre en état. Ce sont bien là les prétextes par lesquels beaucoup d'hommes répondent aux invitations du Père céleste. Quelle injure et quelle ingratitude à l'égard de Celui qui traite l'homme avec une pareille magnificence ! On fait toutes les bassesses possibles, on engage des procès pour entrer en possession d'un héritage sans valeur, et l'on prend un air dégagé pour refuser le seul héritage qui compte !

L'ingratitude des hommes fait mieux ressortir la bonté infinie de Dieu. Au service de cette bonté il a mis sa toute-puissance. Pour les siens il n'a rien estimé trop beau ou trop bon. Il a choisi ce qu'il y a de mieux, la vision et la possession des trois personnes de la Sainte Trinité dans un bonheur sans fin.

* *

Tel est notre Père céleste. A son égard une seule attitude est permise : l'amour reconnaissant et la confiance filiale. Y a-t-il quelque chose de plus haïssable que l'ingratitude et le mépris d'un en-

fant pour qui son père n'a rien ménagé des trésors de sa délicate tendresse? Ayons à cœur, m. f., de toujours témoigner au bon Dieu notre reconnaissance pour tant de bienfaits. Si beaucoup de ses enfants ont l'esprit léger et le cœur sec, c'est une raison de plus pour nous d'offrir l'hommage d'une obéissance parfaite, d'une gratitude de tous les instants et d'un amour qui trouve tous les jours le moyen de renouveler son expression, à notre Père qui est dans les cieux. Ainsi soit il.

A L'ÉCOLE DES SAINTS

IV

LE BIENHEUREUX URBAIN V : UN PAPE FRANÇAIS

Mes frères,

Dans un vieux manoir des Cévennes, appelé castel de Grisac, vivaient, au XIVe siècle, une dame et un seigneur de Grimoard. Parmi leurs enfants, la plupart montraient, suivant les traditions de la famille, des dispositions belliqueuses et chevaleresques. Mais l'un d'eux, le petit Urbain, se faisait remarquer par son innocence, sa douceur et ses aspirations précoces vers le ciel. Aussi personne ne fut surpris dans le pays de Gévaudan [1], lorsque la rumeur se répandit que cet adolescent si pieux allait renoncer à son avenir seigneurial et militaire pour revêtir la robe noire des fils de S. Benoît On montre encore, au Monastier, l'église romane où le novice reçut la tonsure monastique et où, peut-être, un évêque lui imposa les mains pour l'ordonner prêtre de l'Eternel.

I

Bientôt les lois de l'obéissance envoyèrent le religieux à la célèbre abbaye de Saint-Victor, à Marseille, où il se perfectionna dans l'étude de la Théologie et des Décrets canoniques. Sa vie active s'inaugura par plusieurs années d'enseignement dans les Universités de Toulouse, de Paris, d'Avignon et de Montpellier. Partout le jeune professeur recueillit d'unanimes suffrages pour la profondeur et la clarté de sa doctrine. Mais la volonté du Très-Haut l'appelait à des destinées plus hautes. Clément VI en fit un abbé de St Germain ; bientôt Innocent VI le ramena à Saint-Victor, mais, cette fois, avec la crosse.

Son habituelle soumission aux autorités souveraines lui fit accepter sans trouble ces différentes charges ; de même que son esprit de docilité l'engagea à se lancer, sur le désir du Souverain Pontife, en de multiples négociations diplomatiques qui valurent de réels succès à l'Eglise, et à Urbain une très haute considération. Si bien que lorsque se produisit une vacance du Siège Apostolique, le moine éminent se trouva appelé à ceindre la tiare.

Les circonstances, il faut l'avouer, ne faisaient pas du Pontificat une sinécure. Bannis de Rome, les papes s'étaient réfugiés à Avignon où les émeutes étaient moins à redouter. Mais l'univers catholique déplorait que son chef suprême résidât si loin de la chaire de Pierre, et le premier désir du nouveau pasteur fut de reprendre le chemin de sa capitale. Il n'y réussit pas tout de suite, mais en attendant, il s'employa à relever les mœurs des fidèles, à restaurer la discipline ecclésiastique, à sanctifier les monastères, à répandre la foi dans les nations barbares. Parmi les disciples de S. François, il choisit des apôtres dévoués jusqu'au martyre, pour aller évangéliser les Balkans, la Tartarie et jusqu'à l'Extrême Orient, tandis qu'il déléguait d'autres émissaires pour tâcher de ramener à l'unité de l'Eglise les Grecs, depuis longtemps égarés dans le schisme.

Dans ce domaine, ses consolations furent nombreuses, et il arriva même à obtenir de l'empereur Jean, à deux reprises, une solennelle profession de foi catholique. A lire ce passage de sa vie, on croirait parcourir une page de l'histoire ecclésiastique actuelle, tant il est vrai que l'Eglise est immuable et que les Pontifes de nos jours, depuis Pie IX jusqu'au Pape régnant, continuent l'effort de leurs lointains prédécesseurs et sont obsédés d'identiques soucis.

Mais, à cette époque-là, la principauté spirituelle du Vicaire de Jésus Christ se doublait d'une souveraineté temporelle. La même main qui tenait les clefs devait parfois saisir le glaive. Urbain V ne faillit pas à cette charge et il organisa une véritable croisade qui aboutit à la conquête d'Alexandrie d Egypte.

Malgré la sollicitude de tant d'entreprises d'ordre général, le pape n'oubliait point le gouvernement de son petit Etat, alors désorganisé et déchiré par les factions. Il sut se faire administrateur et se trouva secondé dans ce labeur nouveau par le cardinal savoyard Albornoz. Que de négociations et de batailles furent nécessaires pour amener les sujets du patrimoine de S. Pierre à reconnaître et à recevoir celui que la Providence divine leur avait imposé pour roi !

L'histoire démontre que les peuples italiens ne sont pas toujours faciles à régir, la plèbe romaine en particulier. Urbain V en fit maintes fois l'expérience. Mais parce qu'il ne combattait pas pour une ambition personnelle, parce qu'il voulait simplement maintenir en ce monde les droits du Christ et des Apôtres, il triompha par la grâce de Dieu. Ce fut un jour d'apothéose que son entrée dans la Ville éternelle, parmi les vivats et les fleurs, au milieu des volutes d'encens.

Toutefois, il ne perdait le souvenir ni de son pays ni de ses frères. Il comblait de ses faveurs la cathédrale de Mende, métropole de sa province, et la Faculté de Montpellier, où il avait revêtu la toge doctorale, et les Bénédictins du Mont-Cassin qui vivaient sous la même règle qu'il avait été heureux de professer. On peut dire que son pontificat lui causa alors la joie supérieure de répandre le bien autour de lui.

Mais la vie humaine est faite de fluctuations

[1] Aujourd'hui département de la Lozère.

incessantes : les maîtres d'ici-bas, fussent-ils les représentants de Dieu, ne sont pas plus que les simples mortels exempts de cette loi rigoureuse. Bien au contraire. De nouvelles difficultés ne tardèrent pas à surgir qui décidèrent le pape Urbain à abandonner momentanément la ville de Rome, où il espérait pourtant revenir. En vain sainte Catherine de Sienne, qu'il avait parfois envoyée en mission comme ambassadrice du Saint-Siège, se jeta aux genoux du Pontife ; en vain lui prédit elle que s'il retournait à Avignon il ne reverrait jamais plus les cieux d'azur de l'Italie. Le pape estimait que les besoins de l'Eglise exigeaient cette pérégrination difficile ; il sentait tout le poids de ses responsabilités, et il se résolut à accomplir ce qu'il jugeait être son devoir.

Il n'arriva au palais des Doms, sur les rives ensoleillées du Rhône, que pour y mourir saintement. Dès longtemps, il avait prévu ce terme suprême ; il y avait disposé son âme ; il n'avait même point négligé de fixer le lieu de sa sépulture dans cette abbaye marseillaise de Saint-Victor, où il avait coulé des jours heureux et où ses reliques reposent encore.

Son œuvre n'a pas été vaine, et, en dépit des siècles, sa mémoire reste toujours vivace. La ville de Mende a érigé une statue au Pontife issu de cette fière région gévaudanaise où quelques familles s'honorent discrètement d'alliances avec les neveux du grand pape. L'histoire catholique a retenu son nom parmi ceux des meilleurs serviteurs de l'Eglise, et le Souverain Pontife Pie IX, sur l'avis des Congrégations romaines et le désir de tout le peuple chrétien, a solennellement confirmé le culte spontané et populaire dont jouissait, de temps immémorial, le doux et fort Urbain V. Parce que ce prêtre avait travaillé pour le ciel, son souvenir demeurera, impérissable et bienfaisant, à travers les générations humaines.

II

Une des choses qui frappent d'abord en lui, lorsqu'on analyse l'existence tumultueuse que nous venons de décrire à grands traits, c'est une puissance intellectuelle peu commune. Voilà un homme dont la première éducation a dû forcément être très négligée, car le castel de Grisac, où s'est écoulée toute son adolescence, se trouve dans un véritable désert sans ressources. Il ne commence réellement à s'instruire que lorsque, aux environs de sa vingtième année, il pénètre dans un de ces merveilleux foyers de science qu'étaient les abbayes du moyen âge, et spécialement les monastères bénédictins.

Bientôt cet homme se révèle théologien et juriste de premier ordre. On le voue au professorat : il s'y classe parmi les maîtres. Les nécessités du service de Dieu le transforment en diplomate : il réussit pareillement. Elevé au trône pontifical, ce fils de simples hobereaux ne se trouve inférieur à aucun prince héréditaire : il organise une armée tout aussi bien qu'il administre ses provinces. Faut-il faire honneur de ces talents divers à sa valeur personnelle ? Sans doute, dans une certaine mesure. Mais non point uniquement, car alors il serait une exception et nous savons au contraire que des cas comme le sien étaient fréquents du XIII^e^ au XVI^e^ siècle.

Force donc est de reconnaître que le développement de ses facultés a été puissamment aidé par les disciplines littéraires et scientifiques qu'il a suivies. Or cet enseignement est celui que donne l'Eglise, unique régente alors de l'instruction. Ce sont les méthodes d'Albert le Grand, de Duns Scot ou de Thomas d'Aquin qui provoquent cette floraison de connaissances chez un étudiant d'ailleurs bien doué.

Nous sommes amenés à conclure que, dans les sciences profanes comme dans les domaines sacrés, le catholicisme possède une valeur inégalable, qui, à elle seule, devrait lui concilier le respect et l'appui de tous les savants. A notre époque de laïcisme à outrance, on fabrique beaucoup de spécialistes ; on n'arrive plus à faire de ces hommes universels qui s'imposent et qui dominent. En perdant le sens de l'idéal, nous avons perdu celui de la supériorité. Et le monde entier souffre de ce que les Universités agnostiques n'arrivent plus à lui forger des chefs.

Autre observation, non moins importante. Un des dangers de la science, c'est l'exaltation de l'orgueil. Dès que l'on a gagné quelques diplômes, on se croit supérieur aux autres ; et de là à vouloir les asservir, il n'y a qu'un pas. Or, considérez notre modèle d'aujourd'hui. Au faîte même des honneurs, son humilité demeure entière. Il sait que le pouvoir ne lui a pas été donné pour son avantage propre, mais pour le service de ses frères ; et il agit en conséquence. Devenu le premier de tous les souverains, il pourrait ambitionner de créer une véritable dynastie dans sa famille : il ne poursuivra jamais ce vain rêve. Il se servira de ses connaissances comme de son autorité, non pas pour se faire valoir, pas plus que pour enrichir les siens, mais en vue de l'unique gloire de Dieu qui est procurée par le salut des âmes.

Qui ne voit combien une telle modération est bienfaisante pour l'humanité, combien elle nous évite de tyrannies et nous épargne de misères ? Mais elle suppose le renoncement, l'abnégation qui ne s'apprennent que dans la contemplation du crucifix et ne se pratiquent qu'en union avec notre Sauveur Jésus.

Le grand secret des vies les plus pures et les plus hautes, c'est qu'elles ne se déroulent pas pour elles-mêmes. Dépouillées de tout égoïsme, elles se fixent un but plus sublime que la satisfaction toujours éphémère de la vanité et des passions égoïstes. Elles recherchent avant tout la vérité, non pas pour en jouir superbement comme les philosophes antiques, mais pour la révéler aux humbles, aux gens de bonne volonté, et amener ainsi les foules à la pratique du bien qui conduit, à son tour, au bonheur éternel. Le Seigneur ne nous jugera pas sur nos titres universitaires, mais sur l'usage que nous aurons fait de la liberté qu'il

nous a concédée. Toutefois, pour pratiquer la vertu, il faut avant tout connaître la loi divine. Et nul ne saurait mieux employer ses ressources spirituelles qu'en les consacrant à apprendre à ses frères comment il faut agir pour mériter les cieux.

Nous constaterons enfin que les esprits les plus doctes et les plus vastes, comme celui dont nous vous offrons aujourd'hui l'exemple, n'ont jamais trouvé dans leur science une objection contre leur foi. Voilà trop longtemps que les primaires vont répétant que les dogmes ne résistent pas à l'analyse, que les progrès de la chimie ou de la physiologie finiront par tuer le vieux *Credo*. Quelle aberration ! quelle sottise ! Loin de se trouver en opposition avec la doctrine révélée, la science humaine ne pourra jamais que la corroborer et lui fournir des arguments nouveaux. Et cela pour cette raison bien simple que le même Créateur de qui procède la nature est aussi le Législateur souverain qui a édicté la loi morale et le Père d'infinie clairvoyance qui a daigné nous communiquer quelques secrets de l'au-delà.

Le travail de Dieu porte le signe de l'unité dans l'harmonie. L'œuvre qui s'ébauche dans la matière brute, pour s'élever, en passant par les plantes et les êtres animés, jusqu'à cette merveille qu'est l'être humain, ne s'arrête pas à cette terre. Elle se poursuit jusque dans les cieux, où Dieu a créé des anges qui nous attendent pour se réjouir avec nous de notre gloire éternelle. Il ne saurait y avoir la moindre contradiction entre les moindres parties de cet ouvrage, car la contradiction est le stigmate de l'impuissance et du désordre, alors que le Tout Puissant est, par sa définition même, le Maître de l'ordre universel et de l'absolue perfection.

La science d'ici-bas ne consiste point à modifier les lois qui régissent toutes choses : nous n'arriverons jamais à changer ce qui est établi. Elle ne peut avoir d'autre prétention légitime que de pénétrer quelques-uns des mystères naturels que la Providence veut bien nous permettre de découvrir. Dans ces conditions, il est impossible qu'elle puisse porter atteinte aux dogmes que Dieu nous a fait connaître, et qu'elle arrive à prendre ainsi le Très-Haut en flagrant délit d'illogisme.

Ne craignons donc point pour notre religion, qui restera immuablement vraie, absolument certaine au milieu de toutes les théories mouvantes et des hypothèses sans cesse renouvelées. Appliquons-nous à l'étude, car Dieu veut que nous développions notre intelligence ; approfondissons les données trop élémentaires du catéchisme. C'est ainsi que nous réaliserons en nous l'accord nécessaire, l'accord sauveur de la science et de la foi.

LES FÊTES DE L'ÉGLISE

IV

LES ANTIENNES « O »

Le 17 décembre, commencent les sept féries qui précèdent la vigile de Noël. Le temps de l'Avent s'écoule, Noël approche, les prières redoublent de ferveur. Alors l'Eglise, à vêpres, chante les solennelles antiennes O. Celles-ci expriment les désirs enflammés des prophètes qui attendaient le Messie et les sentiments qui font palpiter les cœurs chrétiens à la pensée de l'heureux jour de Noël où notre âme s'unira au divin Emmanuel, où « Dieu sera vraiment avec nous. »

Les trois premières célèbrent surtout la sagesse, la force, la majesté du Christ ; les quatre autres sa bonté, la joie qu'apporte sa présence, sa royauté et l'amour de la loi divine.

I

1. « O Sagesse qui êtes sortie de la bouche du Très-Haut, qui atteignez d'une extrémité jusqu'à l'autre et disposez toutes choses avec force et douceur, venez nous apprendre la voie de la prudence. »

Pour sauver les âmes, Dieu remue tout l'univers, car l'univers n'a été créé que pour elles. Pour la venue du Sauveur des âmes, il met tout en mouvement. Un décret impérial ordonne le dénombrement de toute la terre, et tous vont se faire inscrire dans leur pays natal. Pourquoi cette mesure universelle ? Uniquement pour amener à Bethléem Joseph et Marie, qui doit y mettre au monde le Fils de Dieu, uniquement pour accomplir les prophéties. Voilà bien la sagesse divine qui prévoit tout, des milliers d'années à l'avance, et conduit ce grand événement avec force et douceur : une force tranquille que rien n'arrête, une douceur infinie qui nous inspire une reconnaissance et un amour sans borne.

L'homme doit aussi ordonner ses desseins avec sagesse, avec prudence, pour ressembler au Père céleste qui atteint toujours ses fins admirables de bonté et de puissance. Comment connaîtrons-nous le mieux ses volontés adorables sur nous, sinon par la méditation de l'Ecriture, dont les paroles sont sorties de la bouche du Très-Haut ? C'est là que se trouve la vraie sagesse.

2. Voici l'antienne du 18 décembre : « O Adonaï, ô Seigneur, chef de la maison d'Israël, qui êtes apparu à Moïse dans la flamme du buisson ardent et lui avez donné la loi sur le Mont Sinaï, venez nous racheter par la force de votre bras. »

Dieu n'a conduit son peuple au Sinaï qu'à coups de miracles, des plus éclatants miracles qu'il ait accomplis : depuis l'apparition au buisson ardent sur l'Horeb jusqu'au passage de la Mer Rouge, pour arriver sur ces montagnes en forme de gradins où plusieurs millions d'hommes entendront la voix formidable qui promulguera la loi.

Mais l'œuvre de la Rédemption est une œuvre de force plus grande encore. Tout l'univers s'agite, les mages observent au firmament l'étoile qui va les conduire à Bethléem. De la crèche à la croix et à la Pentecôte, que d'étapes douloureuses et miséricordieuses, où apparaît la force du bras divin !

C'est ce jour-là peut-être que la Sainte Vierge quitte Nazareth avec S. Joseph pour ce voyage

qu'elle se sent pressée d'accomplir, car elle verra enfin ce Fils qu'elle adore, que chaque jour elle prie avec un indicible amour, ce Fils à qui elle donnera le nom suave de Jésus. L'Eglise célèbre aussi le 18 décembre l'attente de l'Enfantement, avec cette autre antienne : « O Vierge des Vierges ! Comment cela pourra-t-il se faire ? Nulle autre n'a jamais été ni ne pourra être semblable à vous. — Pourquoi m'admirez vous, filles de Jérusalem ? Ce que vous voyez est un mystère divin. »

Non, jamais femme n'a été semblable à Marie. Sans doute, ce que nous voyons est un mystère divin, mais elle y a coopéré de toutes ses forces, et qui a été pure, douce, sainte, pleine de grâce et d'amour comme elle ?

3. Passons à la troisième antienne O : « O rejeton de Jessé, *o radix Jesse*, qui êtes comme un étendard pour les peuples, devant qui les rois n'oseront parler, à qui les nations présenteront leurs prières, venez nous délivrer ; venez, ne tardez plus. *Jam noli tardare.* »

Marie se hâte vers Bethléem. Marie, fille de David et de Jessé, porte dans son sein le Fils de Dieu, le « rejeton de Jessé. » Les anges l'accompagnent et lui font une escorte triomphale. Nous la suivons de nos vœux et de notre admiration. Il nous tarde à nous aussi, comme aux justes de l'Ancienne Loi, de voir paraître le divin Enfant dans sa candeur attirante et sa divine beauté. Mais nous sommes frappés ici surtout de sa majesté. Il nous apparaît comme un étendard derrière lequel vont se ranger les peuples, comme les soldats se rangent autour de leur drapeau. Ce n'est qu'un enfant, mais il a en lui tant de grandeur, son étendard a de si nobles couleurs, blanche et pourpre, il porte de si glorieuses devises que les rois regardent et se taisent, que les nations l'implorent comme le signe certain de leur salut. Nous sommes toujours en péril de perdition, de péché et de mort, venez nous délivrer : *Veni ad liberandum nos.*

II

4. Le 20 décembre, l'Eglise chante la bonté libératrice du Sauveur : « *O Clavis David !* O clef de David, ô sceptre de la maison d'Israël ! Vous ouvrez et nul ne peut fermer ; vous fermez et nul ne peut ouvrir. Venez et tirez de sa prison le captif qui est assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. »

Ce captif qui est enfermé à double tour dans ses erreurs et ses vices, c'était l'homme qui attendait le Messie, c'est chacun de nous qui a besoin de pardon et qui attend Noël pour se réconcilier avec Dieu, pour recouvrer la liberté des enfants de Dieu après avoir brisé ses chaînes. Le jour de la délivrance approche, et l'Église va nous en avertir d'une manière précise à l'antienne de Laudes, le lendemain : « Ne craignez pas ; le Seigneur viendra à vous dans quatre jours. »

Dans beaucoup d'églises, au moyen âge, on redisait aussi le 20 décembre cette antienne à l'ange Gabriel : « O Gabriel, messager des cieux, qui es entré près de moi, les portes fermées, et m'as dit cette parole : « Vous concevrez et vous enfanterez un Fils et on l'appellera Emmanuel. » A mesure qu'elle approchait de Bethléem, ce souvenir devenait plus cher à Marie, et elle se plaisait à se le rappeler dans son cœur avec les grâces innombrables dont elle avait été comblée

5. Le lendemain, 21 décembre, c'est la joie très douce de l'âme, semblable à l'aube qui annonce le plus beau des jours : « *O Oriens !* O Orient, splendeur de la lumière éternelle, Soleil de justice ! Venez et illuminez ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort. »

Marie est l'aurore. Elle se hâte afin que bientôt le soleil se lève, Jésus, le Soleil de justice. Elle marche, elle avance à travers une multitude d'hommes qui, comme elle, se dirigent vers Bethléem pour se faire inscrire ; et personne ne la connaît, parce que tous demeurent dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort. L'Eglise aime cette expression qu'elle se plaît à répéter parce qu'elle peint bien l'état du genre humain avant que paraisse le Soleil de justice qui dissipera la nuit et chassera la mort. Le plus précieux des bienfaits, c'est la douce lumière des cieux, et nous plaignons les aveugles qui s'en vont tristement sans rien voir. Mais les aveugles les plus malheureux sont ceux dont les yeux de l'âme sont fermés à la splendeur de la lumière éternelle. Seigneur Jésus, qu'ils voient dans cette fête de Noël ! Qu'ils reconnaissent en vous le Fils de Dieu, sous les traits du petit enfant de la crèche qui les regarde avec tant d'amour et leur sourit, gracieux et joyeux, comme le soleil levant. Que cette lumière divine éclaire leur conscience, sans y laisser d'ombre et de doute et la conduise au pardon.

Le doute ! Ce jour nous le rappelle, car nous y célébrons la fête de S. Thomas, qui a douté obstinément et qui ne s'est rendu que lorsqu'il a vu de ses yeux les plaies du Sauveur. De là cette antienne qui succède à celle de S. Gabriel : « O Thomas Didyme, qui avez mérité de voir le Christ, nous vous prions très haut, *precibus altisonis*, secourez-nous qui sommes malheureux, afin que nous ne soyons pas condamnés avec les impies, en l'avènement du Juge ! »

La vérité a éclaté aux yeux de S. Thomas, et dans un élan de joie et de repentir il s'est écrié : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » Mais Jésus ne peut se défendre de lui faire ce doux reproche que nous avons souvent mérité : « Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru ! »

6. La sixième antienne célèbre la royauté universelle de Jésus : « O Roi des nations ! Objet de leurs ardents désirs ! Pierre angulaire qui réunissez en vous les deux Testaments ! Venez et sauvez l'homme que vous avez formé du limon de la terre. »

Bientôt Marie entrera à Bethléem avec S. Joseph. Celui qu'elle porte, c'est le Roi des nations et le maître du monde. Il est l'objet du désir de l'humanité qui n'a cessé de l'appeler par la voix des prophètes : « Hâtez-vous, descendez du ciel ! Que les nuées fassent pleuvoir le Juste ! *Rorate cœli*

desuper ! » Mais les hommes semblent l'avoir oublié et personne à Bethléem ni à Jérusalem ne le reconnaîtra. Marie répare cet oubli et nous unirons notre foi à la sienne, nos prières à ses prières.

Jésus peut être un roi méconnu, mais il est *le Roi*, et personne n'échappe à sa puissance. Ceux qui ne l'acceptent pas marchent dans les ténèbres. Ceux qui ne lui obéissent pas obéissent au démon, à l'orgueil, aux vices dégradants. Désirons le connaître et le posséder, car sans lui l'âme est vouée à la mort.

Il est la *Pierre angulaire :* tout l'édifice repose sur lui ; elle disparue, l'édifice s'écroule Il est le centre de l'histoire et sans lui l'histoire de l'humanité ne s'explique pas C'est lui qui a infusé la vie aux âmes, la civilisation, la douceur, la générosité aux peuples. Ils roulent dans l'égoïsme et la cruauté. Les hommes tirés de la terre retournent à la terre, aux soucis purement matériels, à l'enfer. Venez et sauvez votre pauvre créature !

7. Le 23 décembre, à l'office de Laudes, l'Eglise nous avertit qu'ils sont terminés, les doux mystères que nous avons médités pendant l'Avent : « Voici que sont accomplies toutes les choses que l'ange a dites touchant la Vierge Marie. *Ecce completa sunt.* »

Elle célèbre donc, dans sa dernière antienne O, l'Emmanuel, le Dieu qui a poussé l'amour de l'homme jusqu'à se faire homme lui-même et jusqu'à vivre, jusqu'à habiter avec les hommes : « O Emmanuel ! O notre roi et notre législateur ! O attente des nations et leur sauveur ! Venez nous sauver, Seigneur, notre Dieu ! »

O Emmanuel ! Ce jour-là, Marie traverse Jérusalem, se rendant à Bethléem dont elle n'est éloignée que de deux heures. Elle s'arrête sans doute au Temple. Qui dira l'ardeur de ses prières et les grâces de lumière, de force et d'amour dont elle est inondée ? C'est l'amour de la loi divine qui l'embrase. Elle prie pour le salut du monde : « Seigneur, venez nous sauver ! » Puis elle se lève, fortifiée, heureuse, adorant la volonté de Dieu, adorant son Fils avec qui elle s'abandonne dans le plus doux des entretiens. Elle va s'élancer avec S. Joseph sur le chemin de Bethléem.

Elles sont achevées, ces sublimes antiennes. Elles sont dites dans un chant majestueux et suave, grave, avec la tristesse de l'attente. Paroles et mélodies qui renferment, avec le sentiment profond de l'exil, l'expression céleste des espérances que fait naître en nous l'approche de la fête de Noël.]

V

LA VIGILE DE NOEL

« Vous avez différé d'envoyer votre Christ. Seigneur, » disait David avec tristesse : *Distulisti Christum tuum.* (Ps. LXXXVIII, 39). — « Ah ! si vous forciez les cieux et si vous descendiez sur terre ! » ajoutait Isaïe (LXIV, 1) Quelle joie pour les hommes ! Tels étaient les vœux des prophètes que nous avons redits pendant tout l'Avent. Et nous avons préparé nos âmes à la venue du Sauveur.

Nous voici à la veille de Noël et, dès l'invitation des Matines, l'Eglise nous adresse ces paroles qu'elle répétera comme un joyeux refrain : « Vous saurez aujourd'hui que le Seigneur viendra, et vous verrez sa gloire quand paraîtra le matin. *Hodie scietis quia veniet Dominus.* »

I

A voir la solennité dont elle entoure la fête de Noël, il est permis de penser qu'à ses yeux c'est la plus grande des fêtes. Dans les autres fêtes, la solennité ne commence qu'aux premières Vêpres ; ici elle commence dès Laudes, où les antiennes sont chantées entières avec pompe, avant et après chaque psaume. Et si la vigile tombe le dimanche, elle l'emporte sur le quatrième dimanche de l'Avent, si solennel soit-il, et l'on chante la messe de la vigile.

Mais aux Matines, après l'annonce de la fête du lendemain, l'Eglise nous adresse ses plus tendres et ses plus pressantes exhortations : « Sanctifiez-vous aujourd'hui et soyez prêts, car demain vous verrez la majesté de Dieu au milieu de vous. »

« Sanctifiez-vous, » confessez-vous aujourd'hui, afin d'être prêts à recevoir le Sauveur. Purifiez vos âmes, afin que l'Enfant Jésus ait pour vous des regards plus doux, quand il vous verra parés d'innocence et d'amour.

« Sanctifiez-vous, » et s'il vous reste encore quelque chose de la fragilité humaine, quelque chose de cette tiédeur qui rend l'âme languissante, quand il descendra en vous il enlèvera toute tache et toute langueur : *auferet a vobis omnem languorem ;* vos âmes seront pleines de vie et de charité, prêtes à l'action ; elles reprendront avec vigueur le voyage de la vie chrétienne et elles marcheront sans défaillance.

Les antiennes de Laudes sont un chant lyrique qui célèbre les gloires et les espérances du beau lendemain : « Demain vous sortirez, et le Seigneur sera avec vous Demain vous verrez sa gloire. Demain sera détruite l'iniquité de la terre, et le Sauveur du monde régnera sur nous. Demain le Seigneur viendra ; portez-vous au devant de lui. Demain ce sera le salut. »

L'antienne de *Benedictus* enchérit encore et ajoute à l'ardeur de ces accents la grâce de la poésie : « Il se lèvera comme le soleil, le Sauveur du monde, et il descendra dans le sein de la Vierge, comme la rosée sur le gazon, *sicut imber super gramen.* »

A l'office de Prime, dans les Chapitres et chez les religieux, le lecteur commence la grande nouvelle de Noël : « L'an cinq mille cent quatre-vingt-dix-neuf depuis la création du monde, suivant la chronologie des Septante, l'an 752 de la fondation de Rome », et il poursuit ainsi :

« L'an quarante-deuxième d'Octavien Auguste, tout l'univers étant dans la paix, au sixième âge du monde, Jésus Christ, Dieu éternel et Fils du Père éternel, voulant consacrer ce monde par son très miséricordieux avènement, ayant été conçu du Saint-Esprit et neuf mois s'étant écoulés depuis

sa conception. Jésus-Christ naît, de la Vierge Marie, à Bethléem de Juda, et se fait homme : La Nativité de N.-S. Jésus-Christ selon la chair. »

Quand le lecteur prononce le nom de Bethléem, tous se prosternent et demeurent prosternés tant que dure la solennelle annonce. Ce nom de Bethléem remue et fait palpiter de reconnaissance tous les cœurs. Bethléem n'est pas une humble petite ville de Juda, c'est aujourd'hui, en cette grande fête, la cité la plus illustre de l'univers.

« O homme ! s'écrie S. Bernard, Jésus-Christ, Fils de Dieu, naît à Bethléem de Juda ! Quel cœur, fût-il de pierre, quelle âme ne se fondrait pas à cette parole ? Quelle nouvelle plus douce, quel avertissement plus suave ? A-t-on jamais rien entendu de semblable ? Quel don pareil le monde a-t-il jamais reçu ? Jésus-Christ, Fils de Dieu, naît à Bethléem de Juda ! [1] »

II

Dans l'Introït de la messe, l'Eglise reprend sa joyeuse parole : « Sachez aujourd'hui que le Seigneur va venir et qu'il nous sauvera ; et quand paraîtra le matin vous verrez sa gloire. »

Et pourquoi viendra-t-il sur la terre ? C'est que « la terre lui appartient, et tout ce qu'elle renferme, l'univers et ceux qui l'habitent : *Domini est terra...* » Il vient donc chez lui. Il y vient comme propriétaire, il y vient surtout comme père. Il a dans l'univers des multitudes d'enfants qu'il aime et auxquels il apporte le salut.

Dans la Collecte, l'Eglise ajoute : « Votre Fils unique, nous le recevons avec allégresse comme notre Rédempteur ; faites que nous le contemplions avec assurance quand il viendra comme juge. » C'est la dernière fois que la sainte liturgie fait allusion au dernier avènement du Christ, qui a été l'objet de nos méditations pendant tout l'Avent. Maintenant l'Avent est clos. Jésus va descendre. Encore quelques heures et il opérera sa venue dans nos âmes.

Et qu'est-ce que le Sauveur apporte à la terre comme don de joyeux avènement ? L'Evangile, la bonne nouvelle que les anges annonceront cette nuit.

C'est pourquoi l'Eglise nous fait lire l'Epître de S. Paul aux Romains, qui est la glorification de l'Evangile : « Moi, Paul, serviteur de Jésus-Christ, apôtre par la vocation divine, j'ai été choisi pour prêcher l'Evangile de Dieu. »

Cet Evangile, « Dieu l'a promis depuis longtemps par ses prophètes. » Et de quoi parle-t-il ? Il parle du Fils de Dieu, « qui est né de la race de David selon la chair », de « Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui a été prédestiné Fils de Dieu dans la puissance. » Il vient dans l'humilité de l'enfance, mais il est le Tout-Puissant. Il est revêtu de « l'Esprit de sainteté », et il pourra dire, avec la fierté d'une vertu inattaquable, aux Juifs hargneux et méchants : « Qui de vous me convaincra de péché ? » Et pour affirmer sa toute-puissance, il ressuscitera d'entre les morts.

C'est par lui, ajoute l'Apôtre, que nous avons reçu la « grâce et l'apostolat » : la grâce, qui a changé son âme, qui a fait d'un persécuteur acharné des chrétiens le plus grand des Apôtres ; « l'apostolat, » qui embrase son âme et qui le presse de faire connaître à tout l'univers la vérité qui éclaire et qui sauve, Jésus-Christ, son bon Maître, qu'il ne connaissait pas, avec qui il a lutté, comme Jacob avec l'ange, et qui l'a vaincu par son amour.

Mais les nations à qui il va prêcher l'Evangile s'inclineront-elles devant la foi ? Oui, telle est la puissance de la vérité et la vertu du nom de Jésus. L'Evangile courbera les esprits sous le joug de la foi : *ad obediendum fidei*, et le nom de Jésus s'imposera par sa douceur, sa suavité à vous tous « qui êtes appelés par Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

Et l'Eglise reprend son refrain de joie : « Sachez aujourd'hui que le Seigneur viendra et qu'il nous sauvera. Quand paraîtra le matin, vous verrez sa gloire. »

L'Evangile retrace les angoisses de S. Joseph quand il s'aperçut que Marie allait devenir mère. Après la visite de l'ange, elle partit chez sa cousine Elisabeth, où elle demeura trois mois. A son retour, S. Joseph découvrit le mystère, mais il n'en conçut aucun soupçon. Il connaissait trop la vertu de sa jeune épouse et qu'elle avait voué à Dieu sa virginité. Il ne comprenait pas. Il avait vécu avec Marie et il avait d'elle une si haute idée qu'il en vint à penser qu'il s'opérait sous ses yeux un mystère divin qu'il n'était pas digne de connaître, puisque Dieu ne le lui avait pas révélé. La pensée de son indignité lui fit un devoir de se séparer d'elle. Il la quitterait sans bruit, de peur de la diffamer, car il était juste, et il ne voulait pas qu'elle souffrît en quoi que ce fût de son départ. Mais s'éloigner d'elle, si bonne, si pure, si vertueuse, d'elle qui faisait le charme et la douceur de sa vie, n'entendre plus ses saintes paroles, ne plus jouir de ses aimables entretiens, ne plus la voir en un mot, pour lui quelle peine aiguë, quel désespoir ! Pourtant il le fallait. Le silence du ciel lui dictait sa décision. Dans le sentiment profond de son indignité, il se disait que Dieu l'avait rejeté et qu'il devait se conformer aux arrêts de sa justice, sans chercher à en sonder les terribles et adorables raisons.

Le ciel eut pitié de lui ; il fit cesser l'épreuve en lui envoyant un ange qui lui apparut en songe et lui dit : « Joseph, fils de David, ne crains point de prendre avec toi Marie, ton épouse, car ce qui est formé en elle est l'ouvrage du Saint-Esprit. Elle enfantera un fils à qui tu donneras le nom de Jésus, car il sauvera son peuple de ses péchés. » (Math., I, 18-25).

Quelle joie pour S. Joseph à son réveil ! Il connaissait maintenant la volonté divine ; il comprenait. Tout était divin dans ce mystère qui l'avait obsédé, accablé ; et lui, il était l'instrument de la volonté des cieux, le témoin des plus admirables événements qui aient jamais réjoui l'humanité, il resterait auprès de Marie ! De là sans doute cette

[1] Premier sermon sur la vigile de Noël.

attitude calme, méditative, effacée, mais toujours prête à l'action, que nous remarquons dans la vie de S. Joseph. Avec quel bonheur « il fit ce que l'ange lui avait commandé » !

Mais cet Evangile convient surtout à la vigile de Noël parce qu'il nous révèle le nom du petit enfant qui va naître cette nuit. Il s'appellera Jésus, c'est-à-dire Sauveur, et c'est S. Joseph qui lui donnera ce nom, d'après la révélation de l'ange.

« O princes ! ouvrez vos portes ! Portes éternelles, élevez-vous ! Le roi de gloire va faire son entrée ! » Ainsi chante l'Offertoire. Le Dieu éternel descendra dans le temps, où il vivra trente trois ans, puis retournera dans son immuable éternité. La Communion achève l'hymne de louanges : « La gloire du Seigneur va se révéler et toute chair verra le Sauveur que Dieu nous envoie. »

Nous irons ce soir l'attendre à la grotte où se sont réfugiés Marie et Joseph Malgré le refus des Bethléémites, Joseph est dans l'allégresse. Il repasse dans son esprit et dans son cœur les paroles de l'ange. Il a conduit avec lui Marie, son épouse, qui est là perdue dans la prière, dans l'extase, pendant que les anges attentifs remplissent la grotte et adorent, pendant que le ciel et la terre attendent le plus grand événement des siècles.

PANÉGYRIQUE DE SAINT MESMIN

(15 décembre)

UNE LEÇON DE LABEUR ET DE RELIGION

Mes frères,

Montalembert, dans l'introduction à son grand ouvrage sur *Les Moines d'Occident*, écrit : « Qui est-ce qui savait, il y a quelques années, ce que c'était qu'un moine? Pour moi, je ne m'en doutais pas quand je commençai ce travail... J'étais bien de mon temps. La première fois que je vis un habit de moine, faut il l'avouer, ce fut sur les planches d'un théâtre... Quelques années plus tard, je rencontrai pour la première fois un vrai moine au pied de la Grande Chartreuse. Je ne savais encore rien ni des services ni des gloires que ce froc dédaigné devait rappeler au chrétien le moins instruit, mais je me souviens encore de la surprise et de l'émotion que cette image versa dans mon cœur. » Et plus loin il ajoute : « Que si les Ordres monastiques ont rendu de grands services aux sciences, aux lettres, à l'agriculture, s'il faut constater et admirer la mise en culture de tant de forêts, de tant de déserts, la transcription et la conservation de tant de monuments littéraires et historiques, ce qui est autrement digne d'admiration et de reconnaissance, c'est la lutte permanente de la liberté morale contre les servitudes de la chair, c'est l'effort constant de la volonté pour la conquête de la vertu chrétienne, c'est l'essor victorieux de l'âme dans ces régions suprêmes où elle retrouve sa vraie et son immortelle grandeur. »

C'est pourquoi, en glorifiant la mémoire de S. Mesmin, patron de votre paroisse et fondateur de votre pays, si nous devons admirer son labeur, nous devons admirer plus encore sa vertu et profiter des leçons qu'il nous donne.

I

Nous sommes au IX^{e} siècle. Clovis a donné au saint prêtre Euspice la terre de Micy. Mesmin est venu l'y rejoindre, et peu de temps après est devenu le prieur de la petite communauté des religieux qui se sont réunis là.

Pourquoi ce retrait du monde ? Pourquoi chercher cette solitude qui, malgré le charme de son site, n'apporte pas grands avantages humains ?

La réponse à cette simple question nous plonge de suite en plein surnaturel.

S. Mesmin et ses religieux ont cherché le pourquoi de la vie. Hier ils n'étaient pas, demain n'est pas assuré, après demain ils ne seront plus. La terre leur promet quelques joies, mais si courtes et mêlées à tant de larmes, les honneurs ne sont accessibles qu'au prix de tant de compromissions, que l'appel de leurs âmes a été plus fort que tous les attraits humains Ils ont cherché la solitude pour y trouver plus facilement le recueillement et la prière Là l'air est plus pur, le ciel plus ouvert, Dieu plus familier et les circonstances sont plus favorables pour réaliser l'idéal de vie dont S. Mesmin a donné l'exemple.

Aussi bien, m f, S. Mesmin a su allier le travail à la prière, la solitude à la charité ; et, ce faisant, non seulement il est arrivé à la sainteté, mais il a travaillé au grand bonheur de ses frères.

Voyez donc : l'invasion barbare a semé la dévastation partout sur son passage. Conséquence : la désertion des campagnes. Les hommes ont fui vers la ville fortifiée pour y trouver la sécurité. et la terre abandonnée s'est couverte de forêts embroussaillées, de landes incultes et de marais pestilentiels.

Alors les moines de Micy ont pris la cognée et ils ont dégagé la forêt ; ils ont pris la pioche et creusé des fossés pour canaliser les marécages et assainir les champs ; ils ont pris la charrue, ensemencé les sillons, et la terre est devenue féconde ; ils ont traversé le fleuve, ils ont abordé au rivage et jusqu'à Chaingy ils ont porté le bienfait de leur labeur.

Mais pour avoir une idée exacte de la fécondité de ce travail, il ne faut pas oublier la conception très haute, très noble, très surnaturelle, que notre saint avait du labeur des mains. La terre de Micy, il l'aime parce qu'aux premiers jours de la création Dieu a donné la terre à l'homme comme son partage, son labeur. C'est l'ordre de Dieu : tu travailleras ; sa fatigue, c'est l'expiation nécessaire : tu gagneras ton pain à la sueur de ton front.

Il lui faut un modèle, et son regard se tourne sans cesse vers Jésus de Nazareth qui manie la scie et le rabot. Il lui faut du courage, et si ses membres sont fatigués, il tombe à genoux au milieu des champs ou des bois et dit : « Notre Père qui êtes aux cieux, ne nous laissez pas succomber à la tentation du découragement. »

Ah ! m. f., si le front de S. Mesmin se courbe vers la terre pour le labeur de chaque jour, son âme plane dans les cieux, son cœur est rempli d'amour pour le Christ, et la ferveur de sa prière devient entraînante. N'est-il pas étonnant que dix années de vie monastique à Micy aient suffi pour faire surgir toute une pléiade de saints : S. Avit, S. Lyphard, S. Léonard, S. Fraimbault, S. Calais, S. Lié, S. Viatre et tant d'autres qui, à la mort de celui qu'ils appelaient leur père, sont partis porter ailleurs l'exemple de la prière, du travail, de la vertu, de la sainteté? En élevant les âmes au-dessus des petitesses de la terre, ils ont été les meilleurs pionniers de notre civilisation.

S. Mesmin a cherché la solitude parce qu'il a pensé que le monde, avec ses mœurs et ses plaisirs, faisait fausse route. Mais s'il condamnait les mœurs, il ne condamnait pas les hommes; il les aimait et aurait voulu les gagner tous à Jésus-Christ.

Quand il venait sur le plateau de Béraire, quand il avait prié dans la grotte qu'il choisit pour lieu de sa sépulture, il partait au travers de vos champs, portant dans les plis de sa bure et de son manteau non seulement les semences qu'il jetait dans les sillons, mais plus encore la charité de son cœur.

Pas un pauvre ne frappe à la porte du couvent sans être accueilli. La famine menace le pays, et S. Avit, le célerier, reçoit l'ordre de distribuer le vin et trois cents mesures de blé. La disette persiste, et sans se soucier des besoins des religieux, S. Mesmin ordonne de satisfaire tous les affamés qui reviennent. — « Mon Père, le cellier est vide. — Va, mon fils, il faut toujours être charitable au pauvre. » Et à son grand étonnement, S. Avit retrouve le cellier rempli comme au temps de la moisson.

Voilà le miracle de la charité chrétienne, impressionnant sans doute parce que cette détresse physique nous émeut, mais miracle moins grand que ceux qu'il opère pour guérir les misères morales. Beaucoup vivent dans le paganisme ; S. Mesmin se fait leur éducateur pour leur apprendre à servir le vrai Dieu. La plupart sont égoïstes et méchants ; S. Mesmin leur apprend le pardon des injures et leur en donne lui-même l'exemple, comme à l'intendant du domaine de Chezsy qui l'a calomnié et voulait lui faire tort.

M. f., la vraie charité, la charité conquérante, c'est l'amour du prochain inspiré par l'amour de Dieu. S Mesmin a conquis les âmes par sa bonté, il les a fait monter jusqu'à Dieu, parce que l'amour de Dieu débordait de son cœur.

II

Et pour en revenir à l'idée de Montalembert que je citais au commencement, tout en admirant le labeur des moines, la fécondité de leurs travaux, les bienfaits qu'ils ont apportés à la civilisation française, puisqu'Augustin Thierry a dit que « les abbayes étaient non seulement un lieu de prière et de méditation, mais que leurs dépendances formaient ce que nous appelons une ferme modèle, » il faut admirer plus encore leurs vertus. En particulier, la grande leçon que nous donne S. Mesmin, c'est l'exemple de la vertu de religion.

Il aime le travail, la mortification, la solitude, la prière, la charité par esprit de religion. C'est qu'en effet on peut être un grand travailleur par ambition et par amour du gain ; on peut pratiquer la mortification par avarice en se laissant mourir de faim près d'un monceau d'or ; on peut aimer le silence et fuir le monde par les dispositions naturelles d'un tempérament calme ; on peut se livrer à la prière par vanité, comme le pharisien hypocrite de l'Evangile ; on peut aimer le prochain et se dévouer à lui dans une certaine mesure par ostentation et pour s'attirer des louanges. Chez S. Mesmin, c'était la vertu de religion, c'est-à-dire le sentiment de son devoir envers Dieu, le besoin qu'il ressentait de son secours, l'amour qu'il avait développé dans son cœur pour lui, qui le guidait. Et c'est cette vertu qu'il vous demande de pratiquer.

Un jour, au Parlement, faisant le panégyrique de Jeanne d'Arc, le grand évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup, prononça cette parole : « Messieurs, la religion ne vous menace pas, elle vous manque. » Hélas ! combien cette parole est encore vraie ! Quelle tristesse et quel malheur quand la religion fait défaut dans les âmes !

Voyez donc ! Plus de religion chez l'enfant : alors plus de ces prières naïves et confiantes qui, dès le jeune âge, l'élèvent vers le ciel, lui donnent le goût de la vertu ; plus de respect des choses saintes qu'il ignore, en conséquence, plus de respect pour les parents qu'il traite en égaux, moins encore pour les grands-parents qu'il dédaigne.

Plus de religion dans la jeunesse, et c'est l'heure de l'émancipation la plus rapide. L'autorité des parents est ignorée, celle des maîtres sabotée, c'est la course effrénée vers les plaisirs les plus séduisants, c'est l'heure des passions faciles. Qui donc arrêtera l'orage ?

Plus de religion dans le foyer. Et comment les époux supporteront-ils leurs communs défauts ? Comment garderont-ils la foi jurée au jour des noces ? Comment accepteront-ils les charges de la paternité ? Hélas ! la porte sacrilège du divorce s'ouvre si facilement devant eux !

Plus de religion dans la société. Et ne voyez-vous pas, m. f., que ce serait la débâcle universelle, car la société n'est qu'un aggloméré d'individus, et si l'individu est perverti, la société est nécessairement mauvaise et malheureuse.

Aussi la vie de S. Mesmin vous rappelle un grand devoir : pratiquer la vertu de religion : Dieu premier servi et le reste vous sera donné comme par surcroît.

D'ailleurs nous vivons à une époque où la foi chrétienne est en progrès. La lutte religieuse est considérée avec raison comme une stupidité. Le monde des savants revient à Dieu, l'élite intellectuelle des grandes écoles fait chaque année de nouvelles conquêtes religieuses.

C'est un signe des temps. Si Dieu reprend sa place dans les âmes, c'est pour leur donner sa lumière sur les grands problèmes de l'existence, c'est pour leur apporter sa force dans les épreuves, sa consolation dans la douleur, ses espérances dans la mort. Si Dieu revient dans les âmes, c'est pour leur donner le véritable amour du prochain et les aider à mieux vivre ici-bas.

* *

M. f., s'il en est besoin, secouez un peu la torpeur que votre nature provoque en vous si facilement. Ravivez le sentiment de votre fierté chrétienne. S. Mesmin, en fondant votre pays, vous a légué un titre de noblesse qui ne permet pas qu'on baisse le front. Soyez généreux dans la prière de chaque jour, pour qu'elle sanctifie le travail. Venez ici chaque dimanche prier près du tombeau de votre protecteur.

Du haut du ciel, S. Mesmin, en contemplant ce petit coin de terre qu'il aime, se réjouira. Il vous reconnaîtra pour ses enfants et obtiendra de Dieu pour vous les secours nécessaires à votre bonheur présent et à votre bonheur éternel. Ainsi soit il.

NOS RELIGIEUX

XIV

AUTRES PRÉJUGÉS : « PETITS ESPRITS, HYPOCRITES, PARESSEUX, ÉGOÏSTES »

Messieurs,

C'est encore un vieux cliché de la Libre Pensée moderne que de représenter invariablement les religieux et les religieuses comme de petits esprits. Elle soutient, d'autre part, que les monastères et les couvents sont les refuges de l'hypocrisie, de la paresse et de l'égoïsme.

Vous voyez, par l'énumération de ces accusations dédaigneuses, que nos libres-penseurs regardent de haut ces pauvres moines et ces malheureuses nonnes, et qu'ils se croient intellectuellement et moralement bien supérieurs à cette triste engeance de frocards et moinesses !! C'est là, en vérité, un phénomène bien amusant, quand on connaît l'intelligence et la moralité de ces détracteurs gonflés de superbe !

Nous, Messieurs, regardons les choses d'un peu près, et voyons ce qu'il faut penser de ces vieilles accusations.

I

A ce que prétendent nos libres-penseurs les religieux sont de « petits esprits » qui interprètent le christianisme au sens le plus étroit et, par là-même, le défigurent et le faussent. C'était l'idée de ce bon Péguy avant sa totale conversion : « Notre-Seigneur, écrivait-il, n'a pas été au couvent. Il a vécu chez son père et chez sa mère comme un garçon. Il était charpentier de son état. Et après, il ne s'est pas retiré. Au contraire, il est allé pendant trois ans faire sa prédication publique [1]. » Il avait, contre la vie monastique, de dures paroles : « Ne pas travailler, ne pas agir, puis, tout le temps de cette inaction, faire intervenir la prière et les sacrements pour combler le manque, c'est une compensation frauduleuse et un blasphème qui fait servir la prière à couvrir le péché de paresse [1]. » Engagé dans l'action, il ne comprenait pas encore cette forme de vie supérieure qui s'appelle la vie mystique.

Combien d'autres ont fait le même réquisitoire en termes, pas plus injustes, mais plus violents !

Il faut voir avec quelle pitié certains d'entre eux parlent de « ce monde de reclus et de recluses qui vivent dans les couvents d'Espagne, de France et d'Italie. » Ce sont « des âmes excellentes, mais accablées de toutes espèces d'infirmités, des intelligences à peine développées, d'une adorable candeur, sans grande élévation, sans profondeur, sans idéalisme, qui n'ont que des besoins de piété enfantine. » Ils savourent « la fleur exquise du sensualisme religieux [2]. »

Qu'y a-t-il de vrai dans ces phrases qui visent à la littérature et qui n'aboutissent qu'à la contradiction, véritables élucubrations de sophistes fanatiques ou monomanes ?

— Rien, j'en réponds, car ces religieux et ces religieuses, ils les élèvent trop haut pour les rabaisser trop bas.

Où les ont ils connus, d'ailleurs, nos reclus et nos recluses, ces écrivains ? Ont-ils vécu dans les cloîtres, pour connaître si bien ceux et celles qui les ont choisis pour demeure ? Ont ils eu, avec eux ou avec elles, ces longs entretiens familiers qui, seuls, permettent de connaître les gens et de les juger ? C'est à supposer que non, car les hommes qui ont approché ces doux séparés du monde tiennent un tout autre langage. Ils les jugent dignes, non seulement de respect, mais d'admiration.

II

Non, nos religieux ne sont pas de « petits esprits. » C'est une première calomnie contre laquelle toute l'histoire des temps passés et de notre temps lui-même proteste, et que la plus légère observation réduit à néant.

Laissons de côté le préjugé ignare qui veut que les religieux interprètent l'Evangile au sens le plus étroit et, par là, le défigurent. Je l'ai réfuté quand je vous ai montré, dans la vie monastique, la pratique des conseils évangéliques, autrement dit de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance. Je n'ai pas à y revenir. Parlons seulement de leur valeur intellectuelle, car c'est elle que l'on veut attaquer surtout en les taxant de « petits esprits. »

Leur valeur intellectuelle, elle est inégale, sans doute. Il paraît à peu près certain que la petite tourière du couvent d'à-côté n'a pas le développement cérébral des Jésuites, par exemple ! Mais est-ce là une raison pour prétendre que tous les religieux sont des ignorants et des petits esprits ?

[1] *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, v. 51.

[1] *La Pensée de Péguy*, p. 180-181.
[2] Jules Soury, *Luther exégète.*

Contre une si injuste accusation, je le répète, toute l'histoire proteste et prouve, avec documents à l'appui, que ce sont les Ordres religieux qui ont sauvé les ouvrages des auteurs anciens, eux qui ont gardé ces lumières dans la nuit des temps barbares, eux qui ont entretenu le culte des lettres et des arts dont la civilisation moderne a hérité, eux qui ont fourni les premiers maîtres dont l'enseignement a amené la culture et la science modernes au point où elles sont parvenues.

Qu'on parcoure la suite des siècles en compulsant les annales des Ordres religieux, on verra si leurs membres ont été de petits esprits ! Est-ce un petit esprit, ce moine S. Jérôme, qui savait tout ce qui se savait de son temps et, en plus, le grec et l'hébreu, à qui nous devons la traduction des Ecritures, tant de traités profonds et tant de lettres charmantes ? Est-ce un petit esprit, le moine Augustin, plus tard évêque d'Hippone, l'étonnant penseur que l'on rapproche des plus grands philosophes de tous les temps ? Sont-ce de petits esprits, les moines S. Basile, S. Grégoire de Nazianze, les hommes les plus cultivés de leur époque ? Le moine S. Thomas d'Aquin est-il un petit esprit ? Le moine S. Bonaventure est-il un petit esprit ?

Il y a, à l'heure qu'il est, vingt huit docteurs de l'Eglise, c'est-à-dire vingt huit théologiens d'une telle science que leur doctrine est partout enseignée par l'Eglise qui fait sien leur enseignement. Or, parmi ces lumières, on trouve deux Dominicains, deux Bénédictins, un Franciscain un Camaldule, un Rédemptoriste, un Carme déchaussé, deux Jésuites. Dix religieux ! Direz-vous qu'ils sont des ignorants ?

Peut-on dire qu'ils sont des ignorants et des petits esprits, ces Frères Mineurs qui, au Moyen Age, enseignent dans l'Université de Paris les sciences religieuses et profanes ? Sont-ils de petits esprits, ces moines bâtisseurs, ces moines artistes à qui nous devons ces cathédrales et tant de chefs-d'œuvre que le Ministère des Beaux-Arts entretient à grands frais pour l'honneur de la France ?

Sont-ils de petits esprits, ces religieux qui ont été les maîtres et les éducateurs des générations de presque tout notre passé ?

Les hommes du XVII^e et du XVIII^e siècle ont à peu près tous reçu une éducation ecclésiastique ou monastique avec l'enseignement des plus hautes sciences : Jésuites et Oratoriens ont formé la plupart des illustrations de ces temps-là. Direz-vous qu'ils étaient des petits esprits ?

Au XIX^e siècle, qui fut le nôtre en grande partie, à nous les anciens, c'est encore chez les religieux que la jeunesse a été formée avec un succès dont les institutions laïques ont toujours été jalouses. Direz-vous que ces religieux étaient de petits esprits ?

Direz-vous qu'ils sont de petits esprits, ces religieux missionnaires à qui rien de ce qui touche aux traditions et aux croyances des peuples primitifs et sauvages n'est étranger ?

— Il se peut, m'objecte-t-on, que quelques moines aient brillé par leur génie, mais la masse ?

— La masse a été, généralement, la partie la plus instruite qui se soit trouvée au sein des peuples, et cela à toutes les époques. Jusqu'aux temps modernes, ils furent à peu près les seuls à cultiver les sciences, les lettres et les arts et à les enseigner, et aujourd'hui qu'une société ingrate leur refuse la liberté d'enseignement, ils n'en demeurent pas moins la classe la plus cultivée qui existe dans toutes les nations.

Et puis, vous qui requérez qu'ils soient tous de grands esprits, êtes-vous donc de grands esprits vous-mêmes ? Vos hommes politiques, vos pédagogues, vos meneurs et vos guides, toutes vos équipes laïques ne sont-elles composées que de brillants génies ? De quel droit alors exigez-vous des autres une supériorité que vous ne possédez, ni vous, ni les vôtres ?

A cette question, Messieurs, les ennemis de nos religieux ne sauraient répondre, et leur silence est la preuve de l'inanité de leurs insinuations injurieuses.

III

Abordons maintenant la seconde accusation portée par les ennemis du cloître : Les religieux sont, disent-ils, des « hypocrites. »

Prétendre qu'il n'y a que des saints et des anges dans les monastères et les couvents est évidemment excessif. Partout où il y a des hommes, partout où il y a des femmes, il y a de l'humanité, c'est-à-dire des faiblesses trop naturelles. « Mais, dit un écrivain, il faudrait être une brute incapable de voir, de comprendre et d'avouer la vérité, pour nier que, dans ces maisons saintes, il y ait aussi des créatures d'une perfection surhumaine, des saints et des saintes ; que, parmi ces femmes et ces hommes, jaloux d'humilité, il y ait des exemples d'abnégation et d'héroïsme devant lesquels l'incrédule lui-même, respectueux de la beauté morale, quelle que soit son origine, est parfois tenté de plier le genou. Seraient-ils encore moins nombreux que ne le croient les libres-penseurs, un cœur un peu haut s'étonnerait encore que ceux-là du moins n'aient pas suffi pour protéger le cloître [1] » aux jours ignominieux des dernières persécutions légales.

Tout à fait juste. Mais combien, parmi nos contemporains, sont capables de rendre aux religieux une pareille justice ? Ceux qu'ils écoutent, ce ne sont pas les esprits indépendants et loyaux qui rendent témoignage à la vérité, ce sont les francs-maçons et les stipendiés des Loges, les libertins qui se font conférenciers, comme un Sébastien Faure, des apostats et des renégats, comme certains défroqués sans réputation comme sans honneur. On ne s'imagine qu'à peine ce que ces individus ont débité et débitent encore de mensonges, de calomnies, d'outrages dans leurs honteux écrits comme dans leurs venimeuses parlotes...

[1] Jules Delahaye.

Laissons de côté les imputations ignobles ; ne nous attaquons qu'à celles qui se peuvent honnêtement exprimer.

Après avoir dit : « Les religieux sont de petits esprits et des ignorants, » ils disent donc : « Ce sont des hypocrites. » Encore une fois, ceux qui portent contre eux cette accusation, les connaissent-ils ? Ont-ils vécu dans leur intimité ? Ont-ils reçu leurs confidences ? Les ont-ils pris sur le fait, en flagrant délit de tartufferie et de mensonge ? On peut affirmer que non. C'est une idée qu'ils ont, parce qu'on la leur a soufflée, ou parce que, se jugeant eux-mêmes incapables de porter le lourd fardeau de la vie religieuse, ils concluent qu'une telle vie est impossible et qu'il y a par conséquent, dans les monastères et les couvents, plus d'apparence de vertus que de vertus réelles. On voit tout de suite quelle valeur peut avoir, en pareil cas, cette idée que les religieux sont des hypocrites.

Il est un autre cas. C'est celui où quelque transfuge accrédite, auprès de gens disposés à le croire, qu'il n'y a qu'hypocrisie dans les monastères et dans les couvents. « Ils en sont sortis, à les entendre, parce que leur droiture ne pouvait se faire à tous les procédés tortueux dont ils étaient chaque jour les témoins indignés ! » Mais qui ne voit que de tels propos n'ont d'autre but que de justifier le déplorable déserteur d'une fugue qu'il sent peu honorable ? Et puis, depuis quand est-il logique et légitime d'accuser les gens sur le témoignage d'individus isolés, dont on ne sait ce que vaut leur parole, dont le jugement peut être faux ou faussé, que la passion emporte, qui au surplus et très souvent ne tiennent ce langage diffamatoire que pour trouver des appuis, quelquefois même de quoi manger, dans un parti hostile à l'Église ?

Non, on ne peut dire, de nos jours surtout, alors qu'ils ont bravé la misère et la proscription, que nos religieux sont des hypocrites. On ne peut dire que ces milliers d'hommes, tous plus instruits et plus éclairés en général que les autres, passent leur existence à tromper le monde, que leur vertu n'est qu'un masque, que leur vie ne soit qu'une longue et continuelle comédie. Interrogez ceux d'entre nous qui ont pu pénétrer dans ces maisons saintes où s'abrite leur humilité, ils vous diront qu'ils n'ont vu là que des âmes loyales, animées d'une piété vraie, d'une vie non seulement irréprochable, mais admirable de simplicité, d'activité, de sérénité, fidèles à des règles sévères, dans une atmosphère singulièrement pure et élevée.

Mais on ne s'arrête pas là : voici un autre grief.

IV

Ce sont, dit-on, des « paresseux. » — On ne peut s'empêcher de sourire de pitié, quand on trouve sur les lèvres ou sous la plume d'un quidam quelconque cette autre accusation. Elle suppose, en effet, dans celui qui parle, une si complète ignorance de ce dont il disserte qu'elle atteint le sublime du ridicule. Les religieux, des paresseux ! Des paresseux d'une étrange espèce alors, ces hommes qui, comme les Trappistes, après avoir travaillé tout le jour, se lèvent encore la nuit pour passer de longues heures dans une église à chanter et à prier Dieu pour les coupables multitudes qui l'oublient ! Des paresseux d'une étrange espèce, ces hommes qui, comme nos Bénédictins, continuent depuis des siècles à honorer par leurs travaux la science et les arts ! Des paresseux d'une étrange espèce, ces religieux écrivains et enseignants, comme les Jésuites, occupés à étudier sans trêve, pour rédiger en connaissance de cause les ouvrages et les articles de revues qu'ils soumettent au public ! Des paresseux d'une étrange espèce, ces missionnaires qui, sous des cieux souvent meurtriers où la température insoutenable les tue avant l'heure, visitent les peuplades sauvages, les instruisent, bâtissent de leurs mains des églises et des écoles à la sueur de leur corps et au prix de leur sang !

Accuser de paresse de tels hommes est d'une stupidité sans nom, surtout si l'on considère que ceux qui leur adressent ce reproche sont presque toujours des individus qui, comme on dit vulgairement, ne se foulent guère : des plumitifs qui écrivent un article de journal sur une table de café, ou des bourgeois désœuvrés qui tuent le temps à se promener sur les boulevards ou à s'amuser plus ou moins honnêtement !

Et puis, ils font un autre travail, ces religieux : les sens domptés dans un combat sans relâche, l'imagination tenue en servitude, la volonté sous le joug de l'obéissance et sous l'étreinte de perpétuelles abnégations, le caractère assoupli et broyé, le cœur épuré de ses tendresses naturelles : n'est-ce rien que tout cela ?

Mais laissons de côté cette face de leur haute et sainte vie. Il suffit de les voir à l'œuvre, ces religieux si bassement calomniés, pour reconnaître leur activité et la fécondité de leurs travaux.

Un jour, — c'était, si je ne me trompe, le 6 mars 1873 — Mgr Dupanloup parle à la Chambre des Députés. Il est question de chasser le clergé des commissions administratives des établissements de bienfaisance. Indigné, le grand évêque revendique un droit que consacrent les services rendus dans le passé. « C'est nous, s'écrie-t-il, qui avons couvert la France et l'Europe, et successivement les deux mondes, de maisons hospitalières, d'hospices, d'hôpitaux, de tout ce que vous avez nommé dans un noble langage le patrimoine des pauvres. Nous avons créé, Messieurs, le capital de la charité sur la terre, nous qui avons créé la charité elle-même. Avant nous, avant le Christ, le nom et la chose étaient profondément inconnus. » La Chambre applaudit. Elle avait raison, car c'est le clergé, mais non le clergé seul, le clergé avec le puissant concours des religieux, qui a créé, au prix de ses sueurs, les grandes œuvres dont la civilisation est si fière.

Or, Messieurs, les religieux d'aujourd'hui sont-ils moins méritants ? Je vous ai dit, dans l'une de nos conférences, ce qu'ils font en France et hors de France, et vous avez admiré leur esprit d'entreprise, leur courage, leur héroïsme. Tout ce que

je vous en ai dit revient à ceci : qu'ils travaillent, se dépensent, s'usent, se sacrifient pour les autres ; or travailler, se dépenser, s'user, se sacrifier pour les autres, c'est justement le contraire de la paresse et aussi de l'égoïsme.

Car on dit aussi qu'ils sont des égoïstes.

V

Ce sont des « égoïstes. » On veut dire par là qu'ils cherchent leurs aises aux dépens du bien-être des autres et de la prospérité commune ; qu'ils se libèrent des charges qui pèsent sur le vulgaire ; qu'ils se réfugient à l'abri des tempêtes qui agitent le monde, dans un nid paisible et chaud, où leur vie s'écoule doucement... N'abandonnent-ils pas leur famille ? Se soucient-ils de leur patrie ?

Cette dernière accusation est peut-être encore plus révoltante que les autres.

On nous dit que les religieux abandonnent cruellement leur famille. C'est peut être un peu dramatiser les choses.

Il faut bien que l'on m'avoue d'abord que le plus souvent les jeunes religieux et les jeunes religieuses ne quittent leur famille qu'après avoir obtenu le consentement de leurs parents. Ils partent librement, et on les laisse librement partir. Il y a, à leur départ, des tristesses inséparables de toute séparation, mais qui ne sait, par une douloureuse expérience, qu'il n'y a pas que le cloître pour nous séparer de ceux que nous aimons ? La jeune fille qui se marie, le jeune homme qui embrasse une position quelconque sont obligés, eux aussi, d'imposer à leurs parents les déchirements de l'adieu. L'Etat lui-même, qui, dans ces derniers temps, s'est pris d'une pitié si imprévue pour les prétendues victimes de la vie parfaite, l'Etat déchire le cœur des pères et des mères, en arrachant les jeunes gens au foyer pour les envoyer sous les drapeaux. Ajoutons qu'il les prend vivants, et que souvent il ne rend que des cadavres. C'est une des grandes misères de la vie, la plus grande peut être de toutes, qu'on ne peut rester toujours près de ceux que l'on aime. Qu'on se fasse religieux, militaire, commis-voyageur, ou n'importe quoi, nul ne peut échapper au destin commun : tôt ou tard, par la force des choses, les liens les plus doux et les plus sacrés se détendent ou se brisent.

Mais les séparations sur lesquelles on s'attendrit, sur lesquelles les ennemis de la religion affectent de s'attendrir, sont elles toujours aussi cruelles, aussi désespérées qu'ils veulent le faire entendre ?

Ce serait une erreur de le croire. Il arrive que ces adieux d'un fils ou d'une fille bien-aimée partant pour le cloître, ne sont pas sans consolations. Le plus souvent, ces rejetons héroïques sortent d'une vieille souche chrétienne, pleine de sève surnaturelle, trempée et nourrie par les plus puissantes alluvions de la foi. Avoir un religieux ou une religieuse au nombre de ses membres, pour ces familles là, c'est un honneur, une récompense et une bénédiction. On ne se plaint pas ; on n'est pas humilié ; on est plutôt fier ; et si l'on pleure, ce sont des larmes de joie. — « Mon enfant, dit un père à sa fille, le rôle de nos familles est de servir. Ton frère aîné sert son pays. Tu veux servir Dieu dans la personne des pauvres ; tu es dans le droit chemin. Tu prieras pour ton vieux père, pour ta mère, pour tes frères. Fais noblement ton devoir, je fais le mien en te donnant mon consentement. »

Il peut arriver cependant, je le confesse, que les appelés de Dieu brisent, en répondant au divin appel, ces vases fragiles et sacrés : le cœur d'un père et d'une mère. Ne blâmons pas trop cette douleur, elle est le cri des entrailles, la protestation de la nature rebelle au sacrifice. Il n'est pas donné à tous de donner son sang, une part de sa vie, sans gémir. Pourtant cette douleur est égoïste et imprudente. Egoïste, car très souvent les parents pensent à eux mêmes, à leur bonheur présent ou futur, aux rêves très chers qu'ils caressent dès longtemps sur l'avenir de celui ou celle qui va les quitter. Ils ne songent pas que leur enfant s'est tourné vers d'autres horizons, qu'il a placé son bonheur dans des régions plus hautes et que, s'ils ne brisent pas leur propre cœur, ils briseront celui de leur fils ou de leur fille. J'ajoute que cette douleur exagérée qui porte les parents à d'intraitables résistances, est une douleur imprudente. Est il donc si heureux, parents aveugles, ce monde auquel vous voulez enchaîner votre enfant ? N'en avez vous pas souffert ?

Si le religieux et la religieuse sont éloignés de leurs parents, ne croyez pas qu'ils ont perdu l'affection naturelle qui les attache à eux. Cette affection, au contraire, ne peut que grandir dans ces cœurs que Dieu remplit. Ils ont un père et une mère, ils s'en souviendront jusqu'au dernier soupir. Les parents ne peuvent avoir des enfants plus fidèles. Que fait l'espace à l'amour ? Près ou loin, séparés par une mince cloison ou par des mers infinies, peu importe !

— Mais la patrie, est ce qu'ils ne l'affaiblissent pas, particulièrement en se refusant à multiplier, comme les autres hommes, le nombre de ses citoyens et de ses défenseurs ?

La vie religieuse serait une cause de dépopulation. Tel est le grief que des hommes alarmés du péril que fait courir au pays la diminution toujours plus grande et plus générale des naissances, formulent depuis quelque temps contre les Ordres religieux.

Nos vieux écrivains, dont la gauloiserie prétendait que « l'ombre des couvents est féconde, » et qui ont développé cette idée dans un nombre incalculable de contes grivois, seraient sans doute fort surpris que leurs neveux en soient réduits à un argument dont le sens leur paraîtrait lugubre. « Décidément, elle est bien morte, diraient-ils, la gaieté française ! » Ils auraient raison : notre ancienne gaieté est bien morte ! On ne combat plus la religion à coup d'épigrammes ; la guerre à mort qu'on lui fait n'admet plus les armes légères ; les flèches sifflantes ont été remplacées par

les bombes explosibles, plus sûrement meurtrières, le rire frivole par les accusations passionnées.

Mais oublions ce qu'il y a d'incohérent dans la tactique des ennemis de l'Eglise, ces reproches qui varient selon les temps, cette perfidie qui renouvelle ses moyens selon les exigences des luttes à soutenir, et voyons s'il n'existe pas quelques bonnes réponses à l'accusation que j'ai formulée tout à l'heure.

Il est juste de remarquer d'abord que l'Eglise professe la nécessité absolue d'une vocation spéciale pour tous ceux et celles qui entrent dans les cloîtres ou dans les monastères. A ses yeux, la vie religieuse ne saurait être la voie de tous. Il faut que le genre humain ait des reproducteurs ; il faut que la vie enfante la vie ; il faut que les âmes se multiplient ; il faut que la société humaine marche et se développe et s'étende ; il faut que la terre soit peuplée pour que le ciel le soit à son tour. La vocation religieuse, stérile à ce point de vue, ne peut donc être qu'une voie d'exception et de choix : la voie des âmes d'élite éprises d'idéal et capables des chastes renoncements recommandés par les conseils évangéliques. C'est, dans la grande armée du Christ, une chevalerie plus vaillante, la milice des cœurs purs et des grands courages. Ces exigences de l'Eglise réduisent déjà beaucoup le nombre des célibataires. Et de fait, à l'époque la plus florissante de la vie religieuse chez nous, on n'a jamais compté que cent cinquante mille individus sur trente six millions d'habitants qui formaient la population totale de la France.

Mais on insiste ; on dit : Nous admettons que les moines et les religieuses ne sont, dans tout le pays, qu'une infime minorité. N'empêche qu'il y a dans les cloîtres soixante quinze mille couples environ, dont la chasteté prive la nation d'un nombre considérable d'enfants. — Nous répondons : La fonction paternelle et maternelle n'est pas la seule qui soit nécessaire au développement d'un pays. Il y a, à côté de celle-là, aussi féconde à un autre point de vue, la fonction morale et religieuse. Il est évident qu'un groupe humain où serait pratiquée la chasteté absolue, serait en péril de mourir ; mais il est évident aussi qu'un groupe humain qui manquerait d'un frein religieux et d'un certain idéal de renoncement risquerait de ne pas vivre longtemps. Leur présence féconde le foyer domestique comme tout le reste de la vie sociale.

Taine n'était pas catholique ; c'était un philosophe positiviste et, à ce titre, réaliste. Or, « si l'Eglise, a-t-il écrit dans sa loyauté, n'arrive par les miracles de sa charité et de son zèle à reconquérir nos masses populaires devenues païennes, pour en faire un peuple de croyants, c'en est fait de la civilisation française. » D'après cette parole profonde et redoutable, le sort de la France est lié au développement de l'Eglise dans son sein. Et comment l'Eglise se développera-t-elle dans ce pays, si l'on en expulse les ouvriers les plus actifs ?...

* *

J'ai fini, Messieurs, la tâche que je m'étais imposée de vous montrer que tout est mensonge, calomnie, faux prétextes, machinations tendancieuses et sottise par-dessus le marché, dans les accusations lancées de notre temps contre nos religieux par l'ignorance, la prévention ou l'hostilité sournoise ou déclarée. Il me reste à vous faire voir que cette guerre est vaine et n'aboutira jamais à détruire une institution indestructible. Je le ferai dans une dernière conférence. En attendant, Messieurs, gardez l'impression que, sans doute, n'ont pas manqué de faire sur vous nos conférences, méprisez les ennemis de la plus sainte des vocations et leurs injurieuses attaques.

De fait, ces attaques n'impressionnent pas beaucoup les âmes qui se sentent appelées à la perfection. Des milliers d'âmes, tous les ans, entrent dans les couvents et dans les monastères ; s'il n'en est point dans leur pays natal, elles vont les chercher au delà des frontières, et ici ou là vivent la vie de leur désir et de leur choix.

Ne nous étonnons pas du nombre et de la persistance de ces vocations exceptionnelles : Dieu multiplie « le sel de la terre », surtout peut-être aux époques de particulière corruption. Ce qui doit nous étonner, c'est la stupidité d'une classe d'hommes qui hait, proscrit, rêve d'anéantir religieux et religieuses. Leur incompréhension est stupéfiante.

Ne serait-ce que dans l'intérêt de cette variété qui est une des conditions de la beauté du monde, ne devraient-ils pas, au contraire, veiller à n'en pas éteindre la race ? « Nous avons des musées pour conserver les plus beaux chefs-d'œuvre sortis de la main des artistes. Nous avons des concours pour exposer le plus beau bétail de nos pâturages. Est-il donc moins digne de notre amour-propre de montrer au monde les plus belles âmes de l'humanité ? Est-il donc inutile et moins glorieux, pour une société, de pouvoir contempler, au milieu d'elle, les modèles vivants des plus constantes énergies, des plus douces patiences, des plus exquises bontés, des plus grands courages ? Y a-t-il donc, parmi nous, tant d'écoles où l'on sache ainsi purifier la vie, étendre et cultiver l'âme, pour supprimer la sublime école du cloître ? [1] »

Les Ordres religieux sont des écoles de vertu, c'est-à-dire d'énergie morale. « Le moindre des sacrifices de ces anachorètes, a dit je ne sais qui, ferait la gloire d'un héros » Mettons qu'il y ait quelque exagération dans ces paroles, il n'en demeure pas moins qu'il faut tout de même avoir une volonté solide et un fameux courage pour soutenir, pendant toute une existence, la vie de ces hommes et de ces femmes-là. Des petits esprits, des hypocrites, des paresseux, des égoïstes ? Non, ce sont des grandes âmes !

[1] J. Delahaye.